

rent bientôt les préjugés que la philosophie mondaine s'est plu souvent à répandre contre les ordres religieux. La simplicité et la régularité de leurs mœurs, leur zèle infatigable pour la Religion et l'instruction, leur douceur et la patience avec lesquelles elles prodiguent aux malades les soins les plus touchants, sont bien faits pour ramener en leur faveur les esprits prévenus; aussi le gouvernement, en leur accordant une généreuse protection, leur a-t-il fait goûter la plus douce récompense de leurs travaux, en leur prouvant qu'on est content d'elles. Une dame, dont le rang distingué et les éminentes vertus deviennent une égide pour tous ceux qu'elle protège, frappée des avantages que trouveraient les habitants de ses propriétés à posséder au milieu d'eux un établissement de ces pieuses sœurs, a fait à leur supérieure la concession gratuite d'un très-beau château dans la Picardie, où un établissement nombreux des sœurs de Saint-Joseph s'est formé. Là, les malades sont soignés et secourus, les enfants sont instruits, des orphelins y sont élevés, des jeunes personnes et des dames âgées y sont reçues en pension pour un prix modique, et trouvent dans cet asile, que la nature a embelli de tous ses charmes, les douceurs de la société, les soins que l'infirmité réclame, et les secours de la Religion, si chers aux fidèles, surtout lorsque l'âge leur fait pressentir que bientôt ils auront besoin d'un intermédiaire entre Dieu et eux.

Satisfaite de voir prospérer ses pieux établissements, et ayant entendu parler souvent du dénuement où étaient les nègres du Sénégal, et de leur ignorance absolue, la sœur J... médite un projet qu'elle brûle d'accomplir : bientôt l'occasion s'en présente.

Toujours avide d'encourager toutes les branches d'industrie, le gouvernement français envoie au Sénégal un gouverneur philanthrope, chargé non-seulement d'acclimater des plantations de café, de poivriers, de cannelliers, etc, etc; mais aussi d'améliorer le sort des cultivateurs africains; les sœurs de Saint-Joseph sont choisies pour porter le flambeau de la Foi; cette fois la supérieure veut conduire elle-même son pieux troupeau. Une nombreuse pacotille de tous les objets qu'elles savent être chers aux nègres a été faite; c'est d'abord par des présents qu'elle veut gagner leur confiance, ensuite son éloquence entraînée, car elle ne la puisé que dans son cœur : Dieu fera le reste.

Arrivées au Sénégal, les pauvres religieuses furent d'abord effrayées de l'aridité du climat et de la chaleur brûlante qui les anéantissait. La supérieure ranima bientôt leur courage. Mes sœurs, leur dit-elle, nous aurons peut-être ici vingt années de moins à vivre qu'en Europe, mais que de bien à faire ! que d'infortunés à soulager ! que d'ignorants à instruire ! que d'âmes à ramener à Dieu ! Mes sœurs, chantons le *Te Deum* en action de grâces de ce que nous pouvons rendre notre existence utile.

Ce peu de mots électrisa tout le monde. Des religieuses étaient des objets bien nouveaux pour ces pauvres habitants, accoutumés à recevoir des ordres donnés avec dureté, tandis que ces filles charitables venaient s'associer à leur travaux, leur offraient les richesses qu'elles avaient apportées dans l'intention de leur faire plaisir; mettaient autant de patience à apprendre leur idiôme qu'à tâcher de s'en faire comprendre.

Les pauvres nègres crurent d'abord que c'était des *fétiches* bienfaisants qui leur étaient envoyés pour les consoler dans leur misère, et ils se prosternaient à leurs pieds en signe d'adoration. Mais lorsqu'ils virent la bonne supérieure marcher pieds nus à travers les sables brûlants, les guider dans la manière de tracer de pénibles sillons, leur donner des leçons d'agriculture, en même temps que ses signes expressifs dirigeaient leurs regards étonnés vers le ciel, où elle semblait leur promettre qu'ils trouveraient la récompense de leurs travaux, ils comprirent que c'était une mortelle, mais qu'ils devaient lui obéir, parce qu'elle était inspirée par une intelligence céleste.

Dès-lors, le respect, la soumission, l'admiration et l'attachement sans bornes de ces pauvres gens ont récompensé amplement madame J... du sacrifice qu'elle a fait en s'expatriant. La Religion chrétienne, présentée avec tout son attrait, et enseignée dans toute sa pureté, fait des progrès dans cette colonie, où l'ignorance la plus stupide régnait encore, il y a quelques années. Telles sont les œuvres que peuvent enfanter la charité et la piété fervente, et si quelques philosophes incrédules prétendaient nier les bienfaits que la Religion répand dans la société, je croirais ne pouvoir mieux les convertir qu'en leur citant l'exemple et les actions de la supérieure des dames de St. Joseph.

Que ne se permettra pas devant les autres celui qui aura pris la coupable habitude de mentir devant son père.

TÉRENCE.

POLITIQUE SUR L'INSURRECTION DE LA POLOGNE.

La dernière insurrection polonaise n'a eu ni la durée ni l'éclat du mouvement de 1831. Quelques jours ont suffi pour la comprimer, et c'est à peine si elle a pu franchir les étroites limites de la république de Cracovie. Sous le rapport militaire, elle n'a donc été qu'une simple émeute, et cependant elle semble destinée à exercer sur la direction politique de l'Europe une très grande influence.

La Russie inspire depuis longtemps aux peuples de l'Allemagne et de la Hongrie une aversion à laquelle on ne peut comparer que celle qu'ils ressentent jadis pour la France impériale. Le progrès des idées libérales, le développement ou l'amour des libertés publiques ont accru cette antipathie héréditaire contre les Slaves, et elle s'est naturellement concentrée sur les Mos-

covites depuis que les Polonais ont cessé d'être des voisins dangereux. L'accroissement si rapide de la Russie et l'ambition qui la porte à s'étendre sur toutes ses frontières sont aussi pour beaucoup dans cette recrudescence, et il faut le dire, les barbaries exercées envers les Polonais eux-mêmes y entrent pour quelque chose. Toutes ces causes ont rendu le nom russe odieux à l'Allemagne; elle frémit à la seule pensée de tomber sous le joug de l'empereur Nicolas, et nous croyons n'être coupables d'aucune exagération en affirmant qu'elle défendrait avec plus d'unanimité encore sa frontière orientale que les provinces rhénanes. On sait qu'en 1831, les Hongrois désiraient avec passion secourir les héroïques défenseurs de Varsovie, et très certainement, sous quelque forme que ce vœu se manifestât, il procédait bien plutôt de la haine vouée au Czar que du nouvel amour porté à la Pologne. Les Prussiens, plus avancés dans les voies de la liberté, plus éclairés et plus remuants, se distinguent par la ferveur de leur animosité. Mettre leurs soldats en contact avec ceux de la Russie, ce serait compromettre la paix entre les deux gouvernements. Aucun d'eux n'oserait y songer aujourd'hui.

Telles étaient les dispositions des peuples de la Germanie et de la Hongrie avant les désastres de Cracovie, et, sans aucun doute, ni la victoire remportée sur les insurgés, ni l'usage qui en a été fait, ne les auront rendus moins hostiles à la Russie. De leur côté, les gouvernements de l'Allemagne, malgré les douceurs d'une intimité apparente, ne voyaient pas sans effroi les progrès constants d'une puissance, leur alliée naturelle, il est vrai, contre la liberté des peuples et contre la France, mais leur ennemie tout aussi naturelle en tout le reste. Ainsi, l'Autriche était contrainte de s'opposer à tout prix aux projets du Czar sur Constantinople, et la Prusse s'inquiétait d'un voisinage d'autant plus alarmant que sa frontière à elle, du côté de la Pologne, est mal défendue par la nature et presque dépourvue de fortifications. Jusqu'à présent, en effet, elle s'est, à l'exemple de l'Autriche, principalement occupée des périls auxquels l'exposait ou pouvait l'exposer notre ambition. Elle a porté tous ses soins et toutes ses ressources sur la partie de ses Etats qui nous avoisinent, et comme les fortifications ne se déplacent pas, ce serait un pays presque entièrement ouvert que les armées russes attaqueraient tout d'abord, si les hostilités venaient à éclater. On conçoit sans peine qu'à mesure qu'une guerre avec la France devenait moins probable, les deux grandes puissances de l'Allemagne ont dû se préoccuper davantage des dangers que présente cette situation, et peut-être se seraient-elles laissées entraîner par l'opinion publique à quelque démonstration fort significative si elles avaient été bien sûres que l'appui du cabinet de Saint Pétersbourg ne leur serait jamais nécessaire contre leurs propres sujets.

Quant à la Russie, elle cherchait naturellement à étendre son influence en Allemagne, et comme la résistance que lui opposaient les peuples était trop difficile à surmonter, elle se tournait du côté des souverains, s'efforçant de se les attacher par des alliances de famille, et bien plus encore, de tirer parti des inquiétudes que leur cause la moindre manifestation de l'esprit révolutionnaire. Les fréquents voyages de l'empereur Nicolas, la visite que lui rendit le roi de Prusse après son avènement à la couronne, avaient été habilement employés à détruire les ombres de la politique allemande, ou plutôt à les remplacer par d'autres; mais d'année en année, il y avait eu beaucoup de terrain perdu, et il était évident que du jour où la Prusse aurait une Constitution, ce serait bien la faute de la France si tout le nord de l'Allemagne ne se séparait pas ouvertement de l'alliance russe et n'entraînait à sa suite le reste de ce vaste pays.

Or, on ne peut se dissimuler que les derniers événements ont singulièrement raffermi l'union alors prête à se dissoudre des trois grands potentats de l'Europe orientale. Menacés dans leurs possessions slaves, la Prusse et l'Autriche ont senti la nécessité de se retrancher au sein du despotisme russe, et la facilité avec laquelle le roi Frédéric-Guillaume a livré les Polonais réfugiés sur son territoire est un témoignage irrécusable de son complet retour aux traditions léguées par son père. Ses sujets, qui avaient si aimablement blâmé le renouvellement du cartel pour l'extradition des déserteurs, ne verraient pas sans un amer déplaisir la barbare extension donnée à ce traité, et l'on ne peut raisonnablement supposer que leur souverain eût osé les mécontenter à ce degré s'il n'avait été fermement résolu de leur refuser la Constitution tant de fois promise. Mais plus leur impatience lui paraît redoutable, plus il s'effraiera des exaspérations religieuses et politiques dont il se verra entouré, et plus il sera forcé de se rejeter entre les bras de la Russie. Nous n'avons nul besoin d'indiquer les conséquences qui résulteront de ce servage involontaire. Au lieu d'une Charte octroyée au pays, n'y aura-t-il pas une Charte imposée au Roi, et dans ce cas, au milieu des complications venues avant et après, que fera la France ?

L'Autriche s'est placée dans une position et elle a pris une initiative bien autrement périlleuse encore. Nous accipérons, si l'on veut, la version officielle des événements de la Gallicie. Nous admettrons que le cabinet de Vienne n'a commandé aucun de ces massacres qui viennent d'épouvanter l'Europe. Il n'en demeurera pas moins vrai que, depuis le partage de la Pologne, elle a incessamment travaillé à détruire l'influence des seigneurs sur leurs paysans, et qu'à la première occasion les haines si laborieusement amassées ont produit une effroyable explosion. L'existence de la tactique qui a produit de pareils résultats est désormais un fait acquis à l'histoire, et l'on ne saurait douter que les agents chargés de la mettre en œuvre n'aient été bien aises de donner une preuve officielle du succès de leurs longs efforts. On en sera convaincu si l'on songe, d'une part, à la promptitude et complète répression de l'insurrection de Cracovie, de l'autre, au petit nombre